

## La vie, seul impondérable qui nous reste

Author : Sylvain Pasquali

Categories : [Politique](#)

Date : 6 septembre 2020

**TRIBUNE** : A l'heure de l'épidémie de coronavirus, que ce soit en matière sanitaire ou économique, nous n'obéissons plus qu'à un seul impératif, bien formulé par Emmanuel Macron : « *Quoi qu'il en coûte* ». L'humanité est réduite à s'adapter au pire, regrette le philosophe [Sylvain Pasquali](#) qui estime que nous acceptons notre nouveau sort car nous le croyons temporaire et conjoncturel. Est-ce vraiment le cas ?

---



*Professeur agrégé de philosophie, [Sylvain Pasquali](#) enseigne au lycée Marc Bloch et au lycée international des Pontonniers, à Strasbourg. Membre de l'association la philosophie «Hors ses murs», il a également collaboré à la revue CUT pendant plusieurs années.*

Le confinement décidé par le président de la République, en mettant à l'arrêt des secteurs entiers d'activité, rappelait le primat du biologique sur l'économique. Il fallait protéger les Français, notamment les plus fragiles, «*quoi qu'il en coûtât*».

Une fois l'épidémie temporairement jugulée par le confinement, l'attention du gouvernement s'est naturellement tournée vers l'ampleur de la crise économique. La relance économique apparaissant à son tour comme vitale, il fallait la soutenir, à nouveau quoi qu'il en coûtât. Quitte à faire exploser massivement la dette publique, et avec elle tous les principes ordo-budgétaires qui avait guidé les politiques économiques françaises et européennes depuis des décennies.

**Lire aussi :** [Montaigne, la peste et la mort](#) (Jean-Claude Fondras)

Il ne s'agit donc plus, dès lors, de faire jouer le primat du biologique contre les intérêts économiques, mais de composer avec deux impératifs de salubrité publique, sanitaire et économique. Il faut protéger les Français et du virus et de la très grande pauvreté.

Le télétravail apparut évidemment comme une solution, puisqu'il maintient l'activité économique tout en la soustrayant à la socialisation inhérente au travail en présence réelle, vecteur de contamination. Si la présence réelle du travailleur fut immédiatement reconnue comme nécessaire pour un certain nombre de tâches (soigner les malades, transporter les marchandises, ramasser les ordures...), le cas de l'enseignement est significatif : d'abord mis au télétravail, les enseignants doivent à présent regagner physiquement les classes, non parce que l'enseignement à distance est moins bon – ce qu'il est effectivement – mais parce que la présence en classe des jeunes est la condition de la remise au travail de la population active.

## Atteinte au visage humain

L'école, qui avait été identifiée en mars comme le principal vecteur de l'épidémie (les écoles ont fermé avant les bars et les discothèques, avant que le confinement général ne soit décrété), est maintenant regardée comme vitale économiquement. Il s'agira alors d'ouvrir l'école «*coûte que coûte*», en refusant de faire jouer l'impératif sanitaire contre les impératifs économiques. Les écoliers et les professeurs retourneront donc en classe, mais tout le monde sera masqué, le gel hydroalcoolique abondera et la vigilance sanitaire battra son plein.

Si l'on peut douter de l'efficacité d'un tel protocole sanitaire, les professeurs et les parents d'élèves qui s'en inquiètent se trompent peut-être de combat. En effet, le coût de cette mesure ne saurait être placé sur le plan de la survie, puisqu'elle est au contraire la parade au danger qui pèse sur la survie économique du pays, compte tenu du virus. Encore une fois, on ne peut plus opposer l'économique au sanitaire, car l'économique est vital.

**Lire aussi :** [Vivre et mourir : Ulysse, Socrate et le Samourai](#) (Claude Obadia)

En prétendant résoudre la contradiction du sanitaire et de l'économique, ce protocole sanitaire déplace le coût de la crise sur le plan symbolique et civilisationnel. Le port du masque porte atteinte, cela va sans dire, au visage humain. Un cours a pour but d'éclairer les visages, et cela suppose évidemment que la parole professorale soit incarnée, et non visuellement muselée. Réduit au rang de gardes chiourmes, de transmetteur purement fonctionnel de connaissances aseptisées, le professeur n'aura définitivement plus d'autre autorité que celle de la police.

L'éducation nationale n'est pas seule à devoir assumer le coût civilisationnel de la crise. L'obligation du port du masque, étendue à tous les travailleurs, est en passe d'être élargie à tout

l'espace public. Dans l'antiquité grecque, le travail était l'activité privée par excellence, au sens où il relevait de l'administration du foyer, *l'oikos*, qui a donné son nom à notre mot «économie» (*oikonomia*). Les femmes, les esclaves, n'étaient pas citoyens, n'avaient pas droit de cité sur l'agora. Se distinguant nettement du politique, l'économique n'était conçu que comme sa condition de possibilité. La grandeur de la modernité, s'il en est une, est bien d'avoir perçu la dignité civilisationnelle du travail. Le travail cesse d'être uniquement perçu comme la production de richesses ou l'effort de survie, pour être regardé plus fondamentalement comme un principe civilisateur. Par le travail, le travailleur accède à son humanité et s'inscrit comme sujet dans l'espace civilisationnel. Si le travail aliéné est bien celui qui empêche le travailleur d'accéder à son humanité, nous avons aujourd'hui affaire à l'apparition brutale d'une nouvelle forme d'aliénation du travail. Masqué, le travail réduit le travailleur à une pure fonction bioéconomique, et l'apparente par là à l'esclave de l'antiquité. Pour paraphraser Marx, le travail masqué est l'esclavage moderne.

## Mépris des morts

L'espace public, intégralement masqué, n'est plus un lieu où les visages se donnent à voir les uns aux autres. Cette comparution des visages, lumière native et involontaire de l'agora, interdit le port de la cagoule dans les manifestations ou le port du voile intégral dans la rue. Il faut donc se rendre à ce constat : le masque sanitaire ne sécurise l'espace public qu'en le détruisant.

Reste à savoir si l'on peut comparer le coût symbolique, politique, civilisationnel de la crise actuelle à son coût bioéconomique. La politique menée indique clairement que la valeur symbolique est secondarisée par rapport à la valeur de la vie. Ainsi, par exemple, les mesures de protection des vivants se sont accompagnées d'un mépris de l'accompagnement symbolique des morts. Jusqu'où notre attachement à la vie peut-il justifier nos abandons de l'ordre symbolique qui nous donne parole et visage humain ? La réponse à cette question a été donnée par le président : il fallait protéger les français «*quoi qu'il en coûtât*». Symboliquement s'entend, pouvons-nous à présent compléter.

**Lire aussi :** [\*Urgence écologique: et si santé et liberté étaient enfin vues comme des besoins?\*](#) (Jean-Hugues Barthélémy)

Pourquoi la pilule passe-t-elle si bien ? Parce que nous regardons peut-être la vie comme le seul impondérable qui nous reste : les dieux ont disparu ; le symbole est devenu relatif ; et la nature humaine, plastique et malléable, doit s'adapter aux seules réalités biologiques : nous arriverons bien à être humains sans visage ; nous serons simplement humains autrement. C'est pourtant une bien maigre consolation que de constater que l'humanité s'adapte au pire, notamment par le renoncement. Ce qui fait accepter un tel renoncement symbolique, c'est en vérité qu'on le pense conjoncturel et provisoire : l'espoir d'un vaccin, d'un retour à la normale, est dans tous les esprits. Si l'on peut à bon droit s'inquiéter des habitudes contractées pendant cette parenthèse sanitaire, d'une adaptation pérenne à un mal provisoire, le problème nous paraît plus immédiat : la politique sanitaire menée actuellement atteste dès à présent de l'immense supériorité, dans nos esprits, du vital sur le symbolique, de l'économique sur le civilisationnel. Cette supériorité se mesure notamment par le traitement médiatique qui a été réservé en France à la manifestation anti-masques qui vient d'avoir lieu à Berlin, massivement décrite comme celle d'un ramassis de conspirationnistes, de nazis et d'esprits sectaires. Il s'agit donc de présenter ces manifestations comme exclues du sain débat politique, alors que la question qu'elles soulèvent est en vérité des plus fondamentales, et constitue peut-être le principal enjeu politique du moment.